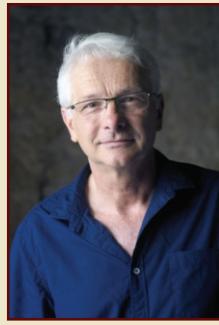


Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER



Parfois, on tombe sur un vers qui semble s'adresser directement à vous. Ainsi celui-ci, de Françoise Oriot, *Nuit écorcée de l'espérance*.

Il dépassait de la pile où, entre quelques numéros du *Matricule des anges* (en couverture, les visages de Walter Benjamin, Yves

Bonnefoy, Goliarda Sapienza...) j'avais entreposé le manuscrit de son recueil : *Car l'eau n'éteint pas la lumière*.

Que me voulait ce vers ? Que venait-il chercher en moi dont je n'avais pas conscience moi-même ? Un oxymore (nuit/espérance) m'était offert. Je le tournais dans tous les sens comme un galet ramassé sur la plage. Quelle était cette écorce ? L'espérance était-elle l'aubier même de la nuit une fois l'écorce retirée ?

C'était peut-être là apprentissage à recueillir pour les jours de temps sombre. Que c'était à travers son écorce de nuit – de douleur, de mort, de fatigue – qu'il fallait reconnaître l'espérance, non que l'écorce y fasse obstacle, mais parce que c'était par l'effort seul de l'écorçage que l'on pouvait atteindre cette "petite espérance" dont parlait Péguy.

En pays où l'on lève le liège sur le tronc des chênes, on sait de quelle vigueur écarlate se révèle l'aubier dévoilé, partie à vif et vivante qui, cicatrisant, produira l'écorce à venir pour à nouveau être levée.

Cycle des écorçages.

Nuit écorcée de l'espérance.

Tant d'images, de métaphores, accompagnent les scintillements qui, fragiles mais vaillants néanmoins, viennent titiller l'obscurité. Lucioles (Pasolini). Braises

(celles qui *un instant rallument l'ombre*, comme l'écrivait Michel Cosem auquel nous rendons ici hommage). Échardes (*messianiques*, selon Walter Benjamin). Ce que j'aime dans celles que m'offre le vers de Françoise Oriot, c'est l'effort qui est demandé. Peut-être n'est-ce pas un effort requis pour nos mains (celui de la pluie ? du temps ? du bec du pic-vert ? des chenilles ?). Mais quoi qu'il en soit il y a là un travail. Travail qui est peut-être aussi celui de l'écriture elle-même dont la tâche serait justement d'écorçage, de mise à vif du vif de la nuit. Car il n'y a pas quelque vérité à dévoiler sous l'écorce. Ce qui rend vérité et à la nuit et à l'espérance, c'est l'écorçage.

Ainsi en ces temps où nos vies doivent s'accompagner de deuils, d'abandons, de fins, de défaites. Tant de fois nous préférerons tenir la nuit dans son écorce. Nous morfondre. Nous plaindre. Sinistrose, on dit.

Est-ce que l'enfant qui écorce son bout de bois pour en faire une flèche sait de quelle parole il est le geste ?

J'emporte un morceau de bois lourd et veiné / qui traversera à sa manière / le continent, écrivait Michel Cosem. Oui, tout emporter ensemble. La nuit et l'espérance. L'écorce et l'aubier. Et ainsi traverser.

Et espérer atteindre quelque autre rive de nous-même.

Non pas repousser le mourir, nul ne le peut. Mais s'obliger à l'écorcer. Jusqu'à la dernière pelure.

Michel Séonnet

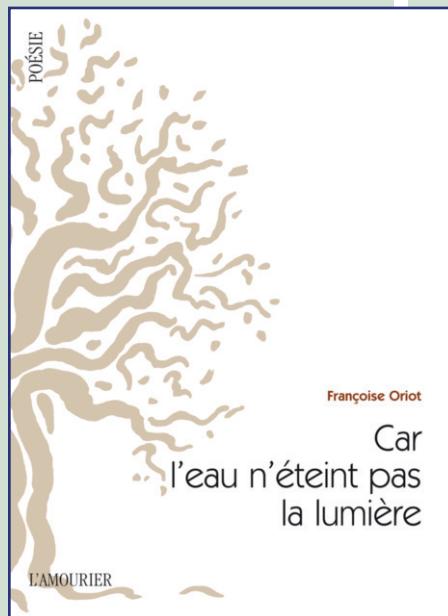
(président de l'Association des Amis de l'Amourier)

Nous remercions Sege Maccaferri de nous avoir permis la reproduction de certaines de ses œuvres qui ponctuent ce *Basilic*.



ENTRETIEN avec Françoise Oriot

Entre eau et lumière



Après *À un jour de la source*, paru en 2015, dans la collection Poésie des éditions L'Amourier et de nombreux livres d'artiste où elle accompagne Martin Miguel, Gérard Eli, Cécile Oriot, Jean-Louis Charpentier, Gérard Serée, Jean-Jacques Laurent, Françoise Oriot signe ce nouveau livre *Car l'eau n'éteint pas la lumière* suivi de *Regarder Eurydice* chez le même éditeur et dans la même collection. Françoise Oriot s'y montre fidèle à un ton qui lui est propre. Et parce qu'elle ne change pas de registre, j'aime persister à dire de son écriture qu'elle relève d'un lyrisme qui voit surgir des profondeurs une force qui la pousse vers l'avant – c'est ce mouvement que l'on aime ! On est loin d'une quelconque exaltation du moi. On sait depuis belle lurette déjà combien il est haïssable. Loin de je ne sais quel épanchement de quelques mièvres affects, d'une quelconque confession subjective ou autre effusion sentimentale. C'est alors au cœur de l'expérience d'un sujet qui a son être hors de lui-même, qui fait l'épreuve de son appartenance à l'autre, au temps, au langage, au monde... que l'on plonge dans les poèmes de Françoise Oriot.

Alain Freixe

Si je suis la logique de cette approche, ma première question consisterait à te demander si tu la partages, s'il y a un lyrisme du retour, si le poème est, pour toi, le lieu privilégié d'une sorte d'archéologie qui par fragments viserait à mettre à jour ce tu vers lequel se dirige l'écriture, cet autre de soi noyé dans le silence épais de tout ce qui fait fonds...

Françoise Oriot

Oui, je reconnaissais mon écriture dans cette "force qui la pousse vers l'avant". Merci de ta lecture ! Il s'agit pourtant moins de l'expérience d'une "appartenance à l'autre" qui ne serait qu'"un autre de soi", que de s'adresser à un "tu" tout autre, comme le dit Bernard Noël dans les entretiens *Du jour au lendemain* édités par L'Amourier en 2017 : "le Tu est une figure, plutôt qu'un personnage, une figure composite...". Le "je" non plus n'est pas personnel, il ne dévoile pas mon "moi". Sans se prétendre universel, il se risque (c'est son côté optimiste) et évite la position de surplomb du narrateur omniscient des romans. Par exemple, j'ai écrit le texte *Éclats de fièvre* étant très marquée par l'un des livres de Rey-Flaud sur les enfants autistes. Les échanges entre ces pronoms expriment ce qui fait l'intime des membres de la communauté humaine.

Des fragments ? Oui, des blocs d'intensité qui pourraient infuser dans l'esprit du lecteur, de la lectrice, y révéler ces indicibles qui sont nos déchirures communes.

Alain Freixe

Revenons à ce livre, à ce corps de mots pour ta voix d'encre. C'est quand même toujours par un titre qu'on entre dans un livre. Car l'eau n'éteint pas la lumière, ce titre est repris d'un poète : João Cabral de Melo Neto. J'observe qu'il se compose d'une proposition ouverte par un coordonnant qui suppose une conséquence non formulée. C'est donc à partir d'un vide préalable que s'ouvre ton livre. Si comme dans tout titre s'énonce une loi d'avant le texte, si le titre fonctionne comme un poteau d'angle porteur de sens, j'entends d'une orientation et donc peut-être d'une finalité, dès lors qu'est-ce qui se joue là, selon toi ?

Françoise Oriot

C'est à la suite d'une de ces discussions amicales où l'on débat de la supériorité du feu sur l'eau, et vice versa, et du tempérament de chacun. Or, se sentir feu a davantage de prestige mais j'avais vraiment l'impression d'être du côté de l'eau. Le vers de João Cabral de Melo Neto m'a sauté aux yeux par son évidence : l'eau laisse plus de chance que le feu, puisqu'elle n'éteint pas la lumière. Sa transparence laisse place à son contraire. Et pour moi, l'harmonie des contraires est fondamentale. Il me semble que garder le coordonnant "car" n'ouvre pas ce livre depuis le vide dont tu parles, mais l'inscrit dans la discussion sans fin (la "conférence" disait Montaigne) qui est le miel de nos existences de lecteurs.

Alain Freixe

Si Regarder Eurydice se présente à la manière d'un discours : 16 scansions précédées d'un exorde et se concluant par une tornada – je sais que tu pratiques à l'occasion la sextine ! – de 3 vers, Car l'eau n'éteint pas la lumière comporte 4 parties de 5 poèmes chacune, qu'en est-il de l'importance du bâti dans un livre de poèmes ? Qu'est-ce qui justifie un tel souci de la composition ?

Françoise Oriot

Ce n'est pas un souci ! J'aime le jeu entre la contrainte apparente de la construction (du poème ou d'un ensemble de poèmes) et celle,

moins visible peut-être, du rythme à l'intérieur du texte lui-même. De plus, travailler sur la construction se fait de façon consciente – et amusante – tandis que l'écriture elle-même exige un abandon de soi qui n'est pas si facile à obtenir. Ce travail conscient permet donc de retrouver le plaisir de l'écriture sans trop de pression. La composition crée des symétries qui renforcent la cohérence. Et puis, c'est aussi un jeu pour ménager des surprises de lecture : acrostiche, poème qui tourne, exorde composé d'incipit... afin d'alléger la tension car si l'eau est transparente, la langue ne l'est pas. Elle dit, de façon puissante, le beau et l'horrible de la réalité ; voire, elle les crée. Mais aussi l'irréductible et le mystérieux.

Encore une chose : une fois écrit, le poème ne m'appartient plus (et souvent m'étonne, est allé plus loin que moi), c'est au lecteur de jouer ; mais je peux encore avoir la maîtrise de la composition du recueil où il figurera !

Alain Freixe

Pour poursuivre, on remarque que chacune des parties de Car l'eau n'éteint pas la lumière se termine par un solo. Si dans une œuvre musicale, ce moment est porté par un seul musicien, qui jouera donc ici sa partie ? Quel rôle attribues-tu à ces solos – ou soli ?

Françoise Oriot

J'ai eu la sensation, en écrivant ces textes, que leur tonalité différait de celle des autres, qu'elle était plus fluide ; il m'a semblé nécessaire qu'ils soient identifiés comme faisant partie de la même série mais pas lus à la suite, d'où dispersion et numérotation avec un titre appartenant au registre de la musique. Ils auraient pu s'intituler "Contrepoin" mais si la chose est belle, le mot est lourd ; alors "Solo" parce que c'est un registre intime, suspendu, refermé comme, dans un fruit, le noyau sur son amande.

Alain Freixe

Regarder Eurydice... encore un titre quelque peu énigmatique. De fait jusqu'à présent nombreux ont été ceux qui ont plutôt regardé du côté d'Orphée ! D'Apollonios de Rhodes qui en fait celui dont le chant parvient à couvrir et à vaincre celui des sirènes alors que le navire Argo de Jason croise près de leur île, à Maurice Blanchot qui fait de son regard le creusement même de l'écriture, cette inversion du mouvement vers le jour, vers le chant pour ne pas céder sur son désir de cette nuit toute entière au fond de l'autre nuit, tu proposes, toi, de Regarder Eurydice – on l'entend comme une injonction ! – à quelle fin ? Qu'y aurait-il à voir, selon toi, du côté de ce glissement qu'est l'ombre d'Eurydice, de cet éloignement enfin vers la mort ?



Françoise Oriot

Ce n'est pas l'injonction "Regardez !" : pour la ramener avec lui dans le monde des vivants, Orphée ne devait pas regarder Eurydice. Or le

mythe dit qu'il n'a pas pu s'empêcher de la regarder. Comment croire que le prodigieux héros qu'était Orphée ait une telle faiblesse ? Quelle autre hypothèse alors ? Eurydice ne s'éloigne pas "enfin vers la mort" puisqu'elle est déjà morte. La poésie, comme la tragédie antique, peut essayer de donner à ressentir de l'effroi, de l'impossible – se demander si vivre est assez réjouissant pour accepter de mourir une deuxième fois – puisque le monde est ainsi : effrayant, impossible.

Alain Freixe

Ce ne serait donc pas le chant qui échouerait aux portes de la vie, ni même la voix de la nécessité qui implique d'accepter les règles de l'existence mais une décision d'Eurydice puisque tu la vois supplier "l'écume des contes", "les cris des maternités" : "fatez qu'il te regarde !" Ce consentement final aux ombres, à "la buée", fait écho à ce "renoncement" que signe Emily Dickinson dans l'exergue que tu as choisi pour ton livre : "le renoncement – c'est choisir contre soi – pour se justifier devant soi", consentement qui ne prend pas mais qui donne... quoi, cette "lumière" que "l'eau n'éteint pas" ?

Françoise Oriot

Je veux croire qu'on peut ne pas consentir à tout, que là est notre liberté ultime : dire non. Que face aux incitations à consommer toujours plus, à piller la planète, à coïncider

avec cette modernité de l'avoir, des objets et du divertissement (alors que la parole des Modernes était une parole critique), face aux discours qui favorisent la mainmise du technologique et du numérique sur nos existences, il est de notre responsabilité de faire des choix. Nos cartes bancaires pourraient avoir plus de pouvoir que nos bulletins de vote. Or ce n'est pas confortable de renoncer, de s'abstraire du modèle dominant – comme le ferait Eurydice. On ne peut se l'imposer (choisir contre soi, contre notre pente naturelle à la facilité) que si cela se justifie vivement à nos propres yeux. Tu as peut-être raison : il pourrait y avoir de la lumière au bout. Que perd-on à parier dessus ?

Car l'eau n'éteint pas la lumière

éd. L'Amourier, coll. Fonds Poésie, 2023. 15,00 €

Car l'eau n'éteint pas la lumière

Françoise Oriot

Coll. Fonds Poésie,
L'Amourier éditions

Un destin d'irréconcilié

Ne venez pas chercher ici l'apaisement.

Car voici une poésie qui se tient au bord. Dans l'ambivalence. Dans le non-décidé. *Pour l'attrait et pour la peur.* Une poésie qui tout à la fois désire, retient, redoute. Main tendue, certes, mais dans l'incertitude entre saisie, caresse, refus.

Il me reste la main qu'on retire/ hérissée d'éclats de verre noyés/ sous le rouge qui dégouline/ souffrir pour exister – souffrir d'exister.

D'où le trouble dans lequel ces poèmes nous plongent. *Moitié sable moitié sourire.*

Si la soif est invoquée, souhaitée, la satiété n'est pas de mise. Le tourment y vaut mieux que l'oubli. Et lorsque Io est convoquée, c'est *afin que ne meure pas/ le taon qui lui refuse la trêve.*

Nulle violence, pourtant, dans les poèmes de Françoise Oriot. Pas de cris. Mais une sourde douleur qui est celle de la terre elle-même.

L'eau douce s'en va la terre s'effondre/ dans l'eau salée.

Pas de surenchère, mais le retrait, l'effacement, la blessure silencieuse.

Blessure dans la gorge - *l'effroi erraille désormais ta voix.* Blessure dans les yeux - *mon regard s'effiloche/ sur les fentes barbelées d'injures.*

Blessure dans les mains - *L'humain est si désemparé/ qu'il tendrait la main à travers un roncier/ pour capturer une luciole.*

La vraie douleur ? C'est celle qui crie dans la tête.

Dans les poèmes de Françoise Oriot, rien ne s'absout ni se résout. La blessure persiste jusque dans le rire qui ouvre le désir/ sur nos dents entravées.

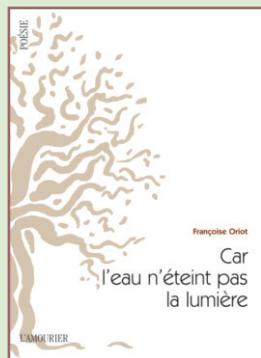
Si elle en appelle à la petite fille aux yeux noirs/ sa main nouée très exactement à la mienne, c'est sans aucune nostalgie. Car l'enfance fut un pays parcouru avec de l'eau jusqu'au cou.

Et même caresser n'est qu'un temps. La main, le corps, sont appelés à des tâches plus rudes : *frotte... mange... cache... couds... arrache...*

je n'en finis pas de tout perdre, écrit laconiquement Françoise Oriot.

Ou encore : *ce qui a bâti mon désir/ mon désir l'a dissout.* Reste l'appel du rêve - *Les humains n'ont pas cessé d'être fendus par les appels du rêve.*

L'appel des mots - *Ma dose quotidienne de mots.*



Parfois je vais sur la terrasse de mon rêve
puis quand mes yeux sont brûlés que l'enchantedement est rompu je regagne ma tanière et sur les rayons à tâtons je caresse des livres.

Dans la deuxième partie du recueil, Françoise Oriot s'attache, en un long poème, à *Regarder Eurydice*. Elle la suit pas à pas. Fait corps avec elle – si bien que le “tu” (*J'écris ton nom Eurydice*) est vite repris par un “nous” quand les deux femmes (Eurydice et Oriot) avancent d'un même pas : *Et ce dos devant nous...*

Ce dos, c'est celui d'Orphée qu'elles suivent dans la remontée des Enfers, tout émues, encore, au *souvenir magnétique d'un amour/ qui gémissait sur la douceur/ intarissable de notre peau.*

Revivre cet amour ?

Plus elles avancent à la suite de ce dos, plus elles doutent du bien fondé d'un retour à la vie :

l'aimes-tu encore l'aimes-tu assez/ pour mourir une seconde fois ? Car la re-vie n'a d'autre horizon qu'une nouvelle mort. On ne revient pas sur l'amour effacé.

Mérirer une nouvelle vie, ce serait *la payer de sa joie.*

Alors tombent les sentences qui coupent court à toute attente :

les regains sont décevants

Revivre fait peur.

Il vaut mieux refuser pareille déception – pareil reniement – et consentir à la mort à la buée. La fidélité à soi-même est à ce prix.

Dans un poème intitulé *Peau de chagrin*, Françoise Oriot écrivait plus haut :

il ne subsiste rien que ce trop lourd pour moi – rester.

Accepte ton destin d'irréconcilié, disent d'une même voix Eurydice et Oriot à Orphée revenu bredouille des Enfers. Mais c'est à nous, lecteurs, que cette invitation semble aussi adressée. Comme si, justement, la poésie n'avait ici d'autre tâche sans bruit que de nous irréconcilier – avec nous-mêmes, avec le monde, avec les rapides satisfactions et les compromis.

Pour laisser libre le pari :

Alors mise tout/ en joueuse qui n'a plus rien à perdre.



RENCONTRES duBasilic

COARAZE (06)

SAMEDI 30 SEPTEMBRE 2023

Nouveau nom, nouvelle forme, nouveaux élans... Les VOIX DU BASILIC ne se sont pas arrêtées, elles tentent un léger pas de côté vers ce que l'on n'a pas fini d'explorer, les promesses de la rencontre.

L'association des Ami.e.s de la *Mediatèca* de Coaraze (qui œuvre à garder vivante la littérature au village), s'allie à l'association des Ami.e.s de L'Amourier et co-animera le déroulé de ces *Rencontres du Basilic*.



Elle accueillera pendant deux semaines l'exposition des œuvres de Martin Miguel et recevra les classes des

enseignantes de Coaraze.

Autour des livres nouvellement parus, après leur présentation, nous pourrons échanger sur le vif avec leurs auteurs et autrice.

Quant à la veillée-conte, puisse-t-elle concerner tout un chacun, chacune, qui aime rêver encore... de récit et d'art paléolithique.

Bienvenue à vous !

Bernadette Griot

L'Association des Amis de L'Amourier tiendra son Assemblée Générale à 9h30, salle des Cadrans solaires

Réservations repas de midi 06 18 28 68 41
Hébergement possible



PROGRAMME

11h Salle des Cadrans solaires

VERNISSAGE/EXPOSITION de **Martin Miguel**, artiste plasticien issu du Groupe 70, travaillant à Nice. Cette exposition présente des œuvres récentes (inspirées de figures de l'art préhistorique) qui ont donné lieu à un ouvrage réalisé avec **Raphaël Monticelli**, intitulé *Cavalcade au seuil de l'Éden*, publié aux éditions L'Amourier.

Repas place du Château proposé par *Lo Castel*

14h30 Salle des Cadrans solaires

RENCONTRE avec **Françoise Oriot**, autour de son récent recueil *Car l'eau n'éteint pas la lumière*, animée par Michel Séonnet.

15h30, pause buvette / librairie

16h Salle des Cadrans solaires

RENCONTRE avec **Martin Miguel** et **Raphaël Monticelli**, écrivain et critique d'art, autour de leur livre, *Cavalcade au seuil de l'Éden*.

17h30, pause buvette / librairie

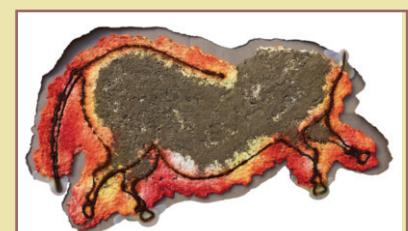
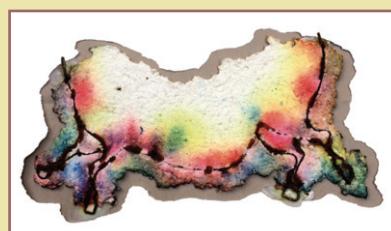
18h Salle des Cadrans solaires

APÉRO-LIVRE proposé par **les Ami.e.s de la Mediatèca**: Présentation par chacun, chacune, d'un livre du fonds de L'Amourier, avec lecture d'extraits.

Suivra un apéro-dînatoire mis en commun (frigos à disposition sur place)

21h Salle des Cadrans solaires

VEILLÉE CONTE **Raphaël Monticelli**, accompagné par les percussions de **Lucien Massucco**, nous contera l'histoire de Nô, jeune homme tiré de sa grotte paléolithique, par **Claude Anet**, érudit narrateur de *La Fin d'un monde*, il y a 12 000 ans en Dordogne. (livre plusieurs fois cité dans Cavalcade au seuil de l'Éden)



Salut à Michel Cosem

par Alain Freixe

Salut à celui qui
(courait) ce matin-là dans un soleil absent

Toulousain, familier du Quercy, amoureux de ces terres de troubadours, l'homme aux écritures multiples : poétiques d'abord et avant tout – nous n'oublierons jamais qu'il fut le fondateur et l'animateur inlassable de la revue *Encres vives* qu'il créa en 1960 à Toulouse, il y a un peu plus d'un demi-siècle ! – romanesques ensuite, une large part étant dédiée à la littérature de jeunesse ; critiques enfin, Michel Cosem est mort le 10 juin dernier.

Dans notre *Basilic* N°21 (septembre 2005 – voir ici) à l'occasion d'un entretien au sujet de son livre *L'Ombre de l'oiseau de proie* (coll. D'Aventures), je le présentais ainsi : “**Michel Cosem est un homme du sud. D'un sud atlantique, d'une terre de haute lande, de chemins de sable bordés de fougères rousses, de dunes au loin sur qui passe le vent porteur de rumeurs océaniques, d'étangs brumeux, de sources cachées, de châteaux en ruines, de sombres forêts que hantent, entre quelques légendes, chevreuils et loups.**”

Sud, pas seulement entendu comme un lieu – sinon j'aurais dit Midi – plutôt comme une direction et un mouvement. Michel Cosem aurait pu écrire ces mots de Frédéric Jacques Temple : “le cœur en fête, je marche / là est le sud, aussi” – Sud, moins comme une frontière que comme un portique, un signal orienté ouvrant sur ces régions où l'homme méditerranéen a situé ses enfers et ses paradis.

En 1997, il confiait à la collection Grammages ses *Images au cœur roux* qu'un frontispice de Claude Delias accompagnait. Quelques mots pour aller l'amble – décidément ! – avec ce beau livre.

Rousseurs d'automne. Parfums de fruits qui tombent. Goût de pas qui ramènent à la maison d'écriture. Le Pays, “encore enfoncé dans l'encre solitaire”, est fermé. Ce sera là le rôle de ces *Images au cœur roux* que d'ouvrir les terres et les chemins – châteaux délabrés, grands arbres, étangs aux splendeurs incertaines, histoires révolues... – de ce pays qui n'advient que dans les mots. Et les mots partagés ! La parole de Michel Cosem, les images dont se tisse sa poésie rendent l'initiative à ce qui dans le monde se tient sur le bord des métamorphoses. Ces images sont des “aiguilleurs de sens” aurait dit l'ami Jean-Max Tixier qui, avec Jacques Lovichi depuis Marseille, l'ont longtemps accompagné. Ce sont des coups de vent – *Et le vent remue l'âme. C'est une déchirure. Un savoir étrange qui gagne l'intérieur des chairs et des flots* – Leurs rafales libèrent ces braises qui un instant rallument l'ombre. Ainsi passe le vent *oui / comme si le sud / était le cœur du territoire*. Le sud alors est un climat, un climat de l'âme humaine et comme elle, il n'existe pas en dehors de notre interrogation inquiète à son sujet, dans nos mots.

Ce livre de Michel Cosem tient tout entier dans une fragilité qui tremble, c'est celle d'une lumière qui apaise. Oui, il fait doux près du cœur, une haleinée d'amour passe sur le monde.



Hommage

par Alain Guillard

*Tes petites jambes
moulées de noir
sont jolies
dans ce matin banal.*

in *L'Ombre de l'oiseau de proie*
éd. L'Amourier

Figeac, une fin d'après-midi d'automne, dans une librairie. Le libraire, grand, ventru, barbu d'une barbe blanche cachant partie de la gorge, feutrant sa voix rauque.

Selon mon habitude, je farfouille dans les livres. Au bas d'un des meubles, celui près de la porte de sortie, une liasse d'*Encres Vives* – ces fascicules de poésie sans dos que les bibliothèques donc refusent.

C'est là ma première rencontre avec Michel Cosem.

Elle se prolongera ainsi, à travers causses, brumes, bergers, rapaces, loups, animaux quasi fabuleux. Sa poésie regorge de tels paysages de fable, époque lointaine des chevaliers et troubadours.

On ne se rencontrera jamais vraiment. Néanmoins, il répondra présent à chacune de mes sollicitations ; ainsi, de quelques mots, il préfacera le petit A4 bleu plié en deux, collection par laquelle Marcel Chinonis (disparu trop vite, animateur des éditions Clapas) désirait prolonger *Les Feuilles de l'Ilot* de son voisin de Rodez, Jean Digot.

Toujours présent, toujours attentif, tel aura été Michel Cosem pour moi.

*“Je quitte ce pays comme on quitte une source. Je laisse de grandes fougères tant aimées... J'emporte un morceau de bois lourd et veiné/ qui traversera à sa manière/ le continent.” **

* *L'Ombre de l'oiseau de proie*, éd. L'Amourier



JOURNAL INTERMITTENT

Harmoniques

Quand on parcourt la rampe du musée du quai Branly, on marche (pour quelques mois encore) sur une “rivière lumineuse” de mots. Sur le sol s’inscrivent, coulent, disparaissent, reviennent, des noms de peuples, des noms de lieux, des noms d’objets. Et on marche là-dedans, là sur cette œuvre de **Charles Sandison**. Me revient vaguement en mémoire une phrase d’Aragon dans son *Traité du style*: je piétine gairement, parce que je comprends bien que c’est du raisin que je piétine.

*

Le silo du musée Branly est une réserve. Milliers d’instruments. On se dit : “Instruments endormis, respectons le silence des lieux”. Une invite pourtant : en posant la main sur la vitre de protection, on entend des murmures, des balbutiements musicaux. Une artiste a installé ses micros au plus près des instruments. On y entend les vibrations des instruments endormis. “Micro-sons, sons intimes” La respiration du silence. Comment l’artiste, **Youmna Saba** poursuivra-t-elle cette écoute au seuil des silences, ces oraisons tissées d’harmoniques cachées ?

*

J’aime le poème quand il est d’abord musique. L’“avant toute chose”, naturellement. Dans le poème aussi, il y a des harmoniques cachées. Cette circulation sonore qui précède, accompagne, suit le sens. Ces échos qui longtemps se répercutent. Parfois tout une vie durant. Échos des échos perçus dès avant notre naissance. “Je n’ai pas cherché le sens du poème de Leopardi”, dit le compositeur **Patrick Marcland**. Et peut-être ne connaît-il pas la langue italienne. “Je ne me suis intéressé qu’aux sonorités”. Il en a fait musique... Musique : et, aux Rencontres de paroles d’Aiglun, il a fait entendre les harmoniques cachées dans l’*Infinto* de **Leopardi**.

*

Centre historique minier de Lewarde. Nord-Pas-de-Calais. Les gueules noires. Les mineurs de fond. On parcourt une mine reconstituée. Le travail, le quotidien, les postures, le bruit, les risques, la mort. Les longues et dures luttes. Me revient un dialogue avec de vieux camarades. “À l’usine, sur la chaîne, dans la mine, on sait forcément ce que c’est la solidarité. À l’usine, sur la chaîne, au fond de la mine, s’il n’y a pas de solidarité, tu le sens, tu le sais, ce que tu risques, c’est ta vie.”

Pas seulement à l’usine, sur la chaîne, au fond de la mine. Chacun de nous dépend de tout et en répond. Que nous l’oubliions et nous mourrons.

*

Il sort des papiers de son porte-documents... des tapuscrits. Encre bleue. Le tout vaguement défraîchi mais proprement conservé. Quelques poèmes. Une longue consigne. Le prof demande à l’élève d’approcher un texte en suivant quelques recommandations. J’y reconnaissais une vieille démarche : initiation pas à pas au commentaire composé en classe de seconde. Je revois la machine à alcool sur laquelle je tirais ces choses. Je revois la classe à qui je distribuais ça. C’était il y a très exactement cinquante ans. Ce monsieur... un ancien élève qui m’a retrouvé et qui me pose des questions sur mon travail et mes objectifs de l’époque, pour une recherche qu’il vient d’entreprendre. Pas simple. Cette rencontre m’a bien secoué. Pas bouleversé. Secoué. Harmoniques intimes du temps.

*

(suite)

Un ami s’en est allé. Je ne l’ai pas bien connu ni beaucoup fréquenté. Il faisait partie de nos rencontres à la fin des années soixante, dans notre groupe INterVENTION. Il a été l’un des artistes du groupe Supports-Surfaces. Son travail de pliage de tissu a été à l’origine de l’un de mes premiers livres d’artiste. Je lui dois au moins ça : “Dépliez vos yeux”. Merci ! Merci et salut, cher **Patrick Saytour** !

AGENDA des AMIS

PARIS Fête de L’Huma (Village du livre)
Présence des éditions L’Amourier avec **Martin Miguel**. Rencontre avec **Michel Séonnet, Florence Alexis et Ernest Pignon-Ernest**, dimanche 17 à 14h
Ven. 15, Sam. 16, Dim. 17 Sept. 2023

COARAZE Rencontres du Basilic
Exposition, lectures, rencontres, conte et musique (voir programme p. 5)
Samedi 30 Septembre 2023

MOUANS-SARTOUX Festival du livre Espace B, Éditions L’Amourier avec A.Freixe, A.Guillard, M.Miguel, R.Monticelli, F.Oriot, M.Séonnet. Entretiens au Café Beaux Livres : **Samedi 7 à 16h30**, Martin Miguel et Raphaël Monticelli avec Alain Freixe
Dimanche 8 à 14h, Françoise Oriot avec Michel Séonnet.
Ven. 6, Sam. 7, Dim. 8 Octobre 2023

NICE BMVR
Rencontre / Lecture avec **Françoise Oriot** autour de son nouveau livre, **Car l’eau n’éteint pas la lumière**, publié aux éditions L’Amourier.
Samedi 14 Octobre 2023 à 15h

LOZÈRE Festival Sources Poétiques
Rencontres/Lectures avec **Alain Freixe, Michaël Glück** parmi d’autres poètes invités : S.Labbize, J.d’Amérique, B.Cassin, F.Merger, M.Ghorbani, M.OH, L.Cuvelier, J. Marcland, M.Thiria.
Du 16 au 27 Octobre 2023

Basilic gazette de L’Association des Amis de l’Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice (publiée par l’AAA dont l’action est soutenue par la Ville de Nice et la Commune de Coaraze).

Comité de rédaction
Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot, Alain Guillard, Martin Miguel, Raphaël Monticelli, Françoise Oriot, Michel Séonnet.

Maquette : Bernadette Griot
L’Amourier éditions, 1 montée du Portal, 06390, COARAZE. Tél : 04 93 79 32 85
www.amourier.fr l’amour des livres